

Les Cours de la Faculté des sciences de Lille (second trimestre) s'ouvriront le 2 mai, dans l'ordre suivant :

**Calcul différentiel et intégral** (les mercredis et samedis matin, à huit heures et demie). — Professeur, M. Guiraudet.

**Mécanique appliquée** (les mardis soir à huit heures). — Professeur, M. Mahistre.

**Mécanique rationnelle** (les mercredis soir, à deux heures). — Professeur, M. Mahistre.

**Géométrie descriptive** (les mardis soir, à deux heures). — Professeur, M. Guiraudet.

**Physique générale** (les lundis et jeudis, à huit heures). — Professeur, M. Lamy.

**Chimie générale** (les mercredis et samedis soir, à huit heures). — Chimie organique. — Professeur, M. Violette.

**Chimie appliquée aux industries du Nord** (les lundis et jeudis soir, à six heures trois quarts). — Fin du cours de teinture. — Professeur, M. J. Girardin.

**Histoire naturelle** (les mardis soir, à six heures trois quarts, et les vendredis soir, à sept heures trois quarts). — Cours de botanique. — Professeur, M. Lacaze du Thiers.

**Littérature** (les mercredis soir, à six heures et demie). — Professeur, M. Colincomp.

**Histoire et géographie** (les samedis soir, à six heures et demie). — Professeur, M. Chou.

N. B. Les exercices pratiques, les conférences et les cours des sciences appliquées, auront lieu les mêmes jours et aux mêmes heures que pendant le trimestre précédent.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 12 au 18 avril 1859 inclus, 21 garçons, 21 filles.

DÉCÈS.

Du 11 avril. — Charlemagne-René Barloy, 46 ans, fleur, époux de Thérèse-Augustine Laignel, rue du Bois.

Du 12. — Alexandre-Anguste Lefebvre, 26 ans, fleur, célibataire, hôpital. — Marie-Thérèse Deleporte, 71 ans, ménagère, veuve d'Henri-Joseph Tiberghien, rue du Moulin.

Du 13. — Fidèle-Constant Freyman, 17 ans, journalier, célibataire, canton du Nouveau-Monde.

Du 17. — Jean-Baptiste-Joseph Goffez, 54 ans, tisserand, veuf de Florine-Christine-Joseph Florin, hôpital. — Henri-Joseph Fauvarque, 34 ans, sans profession, célibataire, à la Basse-Mazure.

Du 18. — Marie-Jeanne Tembuysen, 33 ans 1/2, ménagère, épouse de Benjamin Demeyer, rue du Vert-Chemin.

Plus 9 garçons et 12 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Séance du 17 avril 1859.

Sommes versées par 66 déposants, dont 9 nouveaux fr. 7,959 60  
30 demandes en remboursement » 3,775 51

Les opérations du mois d'avril sont suivies par MM. Réquillart-Desaint et Alfred Motte, directeurs.

AVIS.

Dimanche prochain, 24 avril, il n'y aura pas de séance, à cause de la solennité de la fête de Pâques.

FAITS DIVERS.

La foire aux jambons a commencé dimanche à la Bastille. Par extraordinaire, pour cette année seulement, cette foire, dont la durée est de trois jours, durera toute la semaine. Cette foire est une des plus importantes qui existent; il s'y fait pour un chiffre considérable d'affaires. Il n'est pas une ménagère parisienne qui n'aille s'approvisionner dans les baraques de la Bastille, et il n'est pas rare de voir des voitures élégantes revenir du boulevard Bourdon avec un grand nombre de comestibles.

A cette foire se trouvent des porcs venus du fond de la Serbie. Des troupeaux grands dans les sauvages forêts de cette contrée; après avoir au passage approvisionné les marchés de la Hongrie et de l'Autriche, suivent le Danube, arrivent en Bavière, puis en Alsace, et de là, malgré un étroit de douane assez important, après ce pèlerinage de 5 à 600 lieues, se présentent insolemment au consommateur parisien, en face du pourreau national nourri dans les environs de Paris.

A côté de la foire aux jambons est la foire au pain-d'épices, qui se tient également dans la semaine sainte. Le pain-d'épices mangé à l'aques est une tradition très ancienne parmi les classes populaires de la capitale.

On assure que M. Lafuel, architecte du Louvre vient de présenter à l'Empereur un plan de reconstruction du palais des Tuileries, qui menace ruine en quelques parties. Il s'agirait donc de refaire entièrement ce vaste monument, sauf la partie du milieu, élevée par Marie de Médicis. On prétend qu'il faudra 10 millions pour arriver à l'accomplissement de cette œuvre architecturale.

On annonce les prochains débuts de M. Arnaud à l'Opéra. C'est un ténor qui, dit-on, exécute de merveilleux tours de force: il donnerait non seulement l'ut de poitrine de Duprez, l'ut dièse de Tamberlick, mais encore le ré. Cet artiste vient d'obtenir au théâtre de Montpellier un succès éclatant dans le rôle d'Eléazar de la Juive. Arnaud est son nom d'artiste; le débütant, sous le nom de M. Labat, son vrai nom, était naguère professeur au lycée impérial de Bordeaux. Il a été entraîné par la vocation, comme M. Bataille qui, avant de débüter à l'Opéra Comique, était docteur médecin à Nantes.

Les ambassadeurs marseillais qui étaient venus à Paris chargés de couvrir d'or le ténor Tamberlick pour qu'il vint se faire entendre dans une représentation à Marseille, ont réussi après bien des pourparlers. M. Tamberlick partira ces jours-ci pour la cité phocéenne dans un train spécial qui a été commandé par les envoyés marseillais. Marseille entendra donc l'ut dièse de Tamberlick. Cela lui coûtera un peu cher, mais une grande ville peut se permettre cette prodigalité.

On lit dans le *Courrier de Lyon*: « Un fait touchant de tendresse paternelle s'est passé, il y a quelques jours, à Lyon. Un honnête ouvrier se présentait à l'autorité militaire, offrant, pour faire exempter son fils, tombé au sort à la conscription, une somme de mille francs, qui fut jugée insuffisante, le prix de la prestation étant de deux mille francs par arrêté ministériel.

Le malheureux père s'en allait, le désespoir dans l'âme, lorsqu'en descendant l'escalier du bureau, il rencontra sa femme, la figure inondée de larmes, et portant sur son bras un petit sac d'argent, qu'elle aussi, à l'insu de son mari, allait offrir pour le remplacement de son fils. Après une courte explication entremêlée de

sanglots de part et d'autre, le mari avoua à sa femme que, depuis cinq ans, il avait économisé mille francs pour faire remplacer le jeune conscrit; la femme à son tour, montra à son mari trois cents francs qu'elle avait économisés dans le même but.

« Les économies communes des deux époux se trouvant encore insuffisantes, un respectable ecclésiastique de leurs amis, a avancé à des braves gens, sans intérêt, le reste de la somme nécessaire à l'exonération de leur fils, libéré complètement aujourd'hui du service militaire; il pourra, par un travail assidu et une volonté ferme, rendre un peu à la longue, il est vrai, à ses parents, la somme que ceux-ci, à l'insu l'un de l'autre, avaient mis si longtemps à économiser. »

On écrit de Carbone, le 11 avril, à l'Aigle de Toulouse :

Un déplorable accident vient de jeter la consternation dans la commune du Bois-de-la-Pierre. L'église du village, nouvellement restaurée et qui avait été bénite il y a huit jours à peine, s'est écroulée d'un bout à l'autre. Le maître-autel seul est resté debout et le tabernacle seul a été préservé.

Cet accident a été occasionné par un regrettable vice de construction.

L'église avait besoin de réparations, en même temps qu'elle nécessitait un exhaussement. Les bases de l'église étaient en terre jusqu'à la hauteur de trois mètres environ au-dessus du sol, et c'est sur ces fragiles fondements qu'un architecte improvisé avait fait construire des murs en légers matériaux, recouverts d'une toiture presque sans saillie, dont les eaux venaient baigner les fondations.

La pluie bienfaisante, qui fait la joie de nos cultivateurs, a tellement détremé les terres de la base de l'église, qu'elle s'est écroulée sous le poids de l'exhaussement et de la toiture.

On frémit à la pensée des conséquences qu'aurait entraînées un pareil désastre s'il avait eu lieu quelques heures auparavant, alors que toute la population de la commune était réunie pour l'office divin.

Une des provinces de la Belgique vient d'être le théâtre d'un événement dramatique entouré de circonstances mystérieuses, qui est rapporté en ces termes par la *Gazette de Liège* :

« A l'occasion du carnaval, les deux fils de M. B..., une des notabilités de la commune de N..., eurent l'idée de se travestir et d'aller ainsi faire visite à quelques parents dans une commune voisine. Ils ne mirent pas de masque, mais l'un d'eux s'affubla d'une énorme crinoline.

Jeunes gens modèles par leur conduite, leur éducation, leur caractère, ils passèrent la journée agréablement auprès des différents membres de leur famille, que ce travestissement divertit beaucoup, et, le soir venu, on se préparait à retourner à la maison paternelle, quand un de leurs amis les avertisse que le bruit courait qu'ils seraient assaillis en chemin. Les deux frères ne firent qu'en rire. Ils n'étaient qu'à une petite distance de chez eux; ils n'avaient pas un seul ennemi dans le pays, et jouissaient au contraire de l'estime et de l'affection générales.

On insista; un de leurs cousins se joignit à son camarade pour leur faire craindre un piège et les faire rester auprès d'eux. Peine inutile; leur absence inquiéterait leurs parents. Peut-être leur retard le faisait-il déjà, car ils n'avaient pas l'habitude de rester dehors le soir. On se quitte, on batine, on prend gaiement le grand chemin.

Arrivés près d'un petit bois, nos deux jeunes gens sont tout à coup assaillis par deux individus masqués, armés de bâtons, qui se mettent à les poursuivre et à les maltraiter.

— Que me voulez-vous donc ? demanda hautement le graveur en contemplant cette émeute tardive.

Une explosion de cris fut la réponse.

— A bas le Parisien !

— A bas le banquierotier !

— A bas les moustaches et l'habit noir qui ne payent pas leurs dettes !

Pierre eût voulu avoir la liberté de ses deux mains et un bâton pour châtier ces criards.

Il alla droit au garde-champêtre, qu'il reconnut à ses cris.

— Pouvez-vous me dire ce qu'on me veut ici ?

— Je ne sais pas, va. C'est peut-être tes fiançailles avec Marie qu'on célèbre. Demande ton oncle, il en sait long depuis une heure.

Pierre rentra pour avoir le mot de cette énigme.

L'oncle était assis dans sa cour, sur un banc de gazon, devant la porte de son taudis. Quand il entendit les pas de son neveu, il se leva tout d'une pièce et s'écria :

— Tu m'as menti, Pierre !

— Comment cela ?

— Tu m'as dit que tu avais beaucoup d'argent...

— Pourquoi me dites-vous cela ce soir ?

— Tu vas le savoir. On est honnête dans la famille, Pierre; quand on ne gagne que six liards, on n'en dépense pas dix. Pierre, tu as déshonoré la famille ! Pierre, tu es un fripon !

— Mon oncle !

— Oui, un fripon ! Les créanciers te poursuivent jusqu'ici; l'huissier est venu ce soir et a parlé de prison. La prison n'est faite que pour les voleurs; va-t'en !

Et, comme pour empêcher le jeune homme

Une lutte acharnée s'engage. Les deux frères, embarrassés par leur costume de carnaval, n'ayant rien, pas même une canne pour se défendre, sont bientôt vaincus et terrassés. Cependant l'un d'eux, se souvenant qu'il avait un grand canif en poche, parvint à s'en saisir, et, pour se dégager, se mit à en donner des coups à son agresseur au point qu'il le força de lâcher prise. Son frère cria au secours, presque suffoqué par son assaillant qui le tenait sous lui. Armé de son canif, l'autre se met également à frapper celui-ci à coups redoublés et délivre son frère. Tous deux se hâtent de quitter le champ de bataille où ils laissent leurs ennemis baignés dans leur sang.

À quelque distance de là, ils s'arrêtèrent, effrayés de la victoire qu'ils venaient de remporter. Ils retournèrent sur leurs pas pour porter secours aux vaincus quels qu'ils soient. Ils les trouvent étendus l'un sur l'autre, poussant des gémissements. Ils s'approchent de l'un d'eux, lui demandant qui il est et quels desseins ils avaient. Jugez de leur stupeur quand ils reconnurent leur meilleur ami et leur cousin dans la personne des deux prétendus meurtriers, ceux-là même qui, pour badiner, avaient voulu leur causer cette terreur panique. Ils s'empressent d'arrêter le sang qui coule de leurs blessures. « Pour moi, dit alors le blessé, il est temps encore, mais pour celui qui est étendu sur moi, il est trop tard. » En effet, ce n'était plus qu'un cadavre.

Qu'on juge du désespoir, de la terreur, des angoisses de ces jeunes gens. Ils se hâtent d'aller avertir quelques parents, de faire transporter le blessé et le mort, de faire cacher ce malheur à leur malheureuse famille, et, accablés de remords, ils vont d'eux-mêmes se remettre entre les mains de la justice. Depuis lors, on informe leur procès.

Le célèbre tableau de la Sainte-Famille, par Adrian Wanderwerf, peint en 1714, et évalué à 2,000 liv. st., qui avait été dérobé il y a quelques semaines au musée d'Amsterdam, vient d'être retrouvé à Londres par l'inspecteur de police M. Whiteher, dans une boutique d'un marchand de tableaux du Weel-End, où il avait été déposé pour être examiné par ce marchand.

Les voleurs de ce tableau ont été arrêtés dans un obscur taudis, dans City-Road. Comme il n'existe aucun traité d'extradition entre l'Angleterre et la Hollande, ces voleurs, un homme et une femme, originaires de France, ont été mis en liberté, mais le tableau, qui est actuellement entre les mains de la police, et a été reconnu pour être celui enlevé au musée d'Amsterdam, sera remis aux employés de cet établissement.

Un étrange exemple de léthargie a eu lieu à Moscou ces jours derniers. La femme d'un riche négociant, après une courte maladie, fut considérée comme morte, son corps enseveli et transporté au cimetière. Au moment où les fossoyeurs étaient occupés à descendre la bière, celle-ci leur échappa, et se trouva gravement endommagée dans sa chute. On se mit en devoir de la réparer; mais quel ne fut pas l'étonnement de l'assistance, en voyant la prétendue trépassée remuer légèrement les yeux et les bras ! Le mari se précipita sur la tombe, pressant dans ses bras sa jeune femme. Le cercueil fut aussitôt transporté à la maison où l'on appela le médecin, qui ne tarda pas à reconnaître l'état véritable. Quelques jours de traitements ont suffi pour rendre la santé à la malade. Elle a déclaré depuis se rappeler fort bien les circonstances qui l'avaient le plus frappée : le dépôt de son corps dans le cercueil; l'entrée du cortège à l'église; enfin le moment suprême de la descente dans la fosse. « Les cris de mon mari me causaient, dit-elle, la plus vive douleur; mais tous mes efforts pour agir ou pour parler étaient impuissants. »

Mais c'était l'heure où l'on rentrait des champs, où les commères tiraient de l'eau au puits de la place, l'heure où tous ceux qui n'avaient point travaillé aux champs prenaient l'air du soir sur le pas de la porte.

Cent regards avides, venus de la place, des pignons, des portes béantes, des fenêtres, le firent hésiter un moment, mais il se décida à braver toute cette artillerie du cancan, toutes aillades de la méchanceté envieuse.

Pierre était bien coupable vis-à-vis de Marie, mais l'air natal lui avait fait oublier ses folies; son cœur, plus malade que son bras, avait repris une vie nouvelle dans ces brises d'autrefois, et son amour avait retrouvé sa première vigueur.

Marie avait tout deviné, tout su, tout pardonné.

Elle venait au devant de Pierre.

En l'apercevant, elle lui tendit la main et lui dit :

— Venez !

— Chez vous ?

— Oui, à travers le village, devant tout ce monde.

Et la jeune fille, donnant le bras à Pierre, traversa le village, la tête haute, le sourire aux lèvres et le regard hardiment levé sur les commères qui s'attouaient.

— Allons ! allons ! cria l'ample magister d'aussi loin qu'il aperçut les jeunes gens, il faut s'arranger. Diable de Parisien, tu n'es point mal. Il paraît que tu vas devenir mon successeur, Marie le veut !

Pierre, de sa main gauche montra sa main droite et dit :

— Pour être instituteur, il faut pouvoir écrire, et j'ai le poignet droit brisé.

— Eh bien ! dit la jeune fille en étouffant un sanglot, si vous retournez à Paris, nous vous y suivrons !

— A moins de demander l'aumône sur un pont, je n'ai plus rien à faire à Paris, répondit le graveur en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Père ! exclama Marie, Pierre se trompe sans doute; mais je te l'ai dit, c'est nous qui l'avons envoyé à Paris, c'est à nous de le sauver.

Marie était trop heureuse pour croire que la blessure de son ami fut grave; Pierre lui-même, rajeuni par le bonheur, croyait pouvoir guérir bientôt; à vingt ans, il est si difficile de croire à un malheur irréparable ! La soirée, qui avait commencé d'une manière assez triste, se termina par de gais propos, par des projets, par de l'entrain même. Il fut décidé que le malade attendrait à la Foie et sa guérison prochaine, et qu'alors on verrait. D'ici là on devait ne rien arrêter et passer le temps le plus agréablement possible.

Pierre quitta la maison d'école sinon guéri, du moins consolé, heureux, tranquille pour l'avenir.

Il s'abandonnait si bien à cette joie de l'âme et à ces espoirs ravivés par Marie, qu'il n'aperçut pas que beaucoup de paysans chuchotaient sur son passage.

Cependant, au fur et à mesure qu'il avançait, les chuchotements tournaient à la risée brutale, aux mots injurieux, à la menace.

Il comprit enfin que ces murmures pouvaient bien s'adresser à lui. Il n'en put douter quand il entendit le garde-champêtre s'écrier :

— M. Vulpès n'a pas bon goût, mais il ne savait rien. Quand il connaîtra le drôle, il verra.

d'avancer dans la cour, il mit son bâton d'aveugle en travers devant lui et marcha lentement vers la porte de la rue.

— Mais, mon oncle, c'est une dette que je payerai.

— Va-t'en ! va-t'en ! cria l'aveugle, dont la voix avait des accents déchirants, les voleurs n'entrent pas chez moi !

Et le vieillard, agitant maintenant son bâton, marchait en tous sens pour barrer le passage.

— Voulez-vous m'écouter, mon oncle ?

Un rire effroyable de trente personnes vint de la rue.

— A bas le Parisien ! à bas le voleur.

— Va-t'en ! va-t'en ! hurla l'aveugle; les livres t'ont perdu, les livres t'ont donné la paresse, la paresse a fait de toi un voleur ! Va te faire pendre ailleurs; va-t'en !

— Ohé ! l'habit noir, ohé ! criaient la foule.

Pierre était fou de rage.

Il reprit le chemin de la rue, s'ouvrit violemment un passage dans la foule ameutée et sortit du village.

La foule le poursuivit de ses clameurs, et il arrivait presque à Méné-Girault, sur le chemin d'Etampes, qu'il entendait encore distinctement ces mots :

— Ohé, l'habit noir, ohé !

— A bas le Parisien !

— A bas les voleurs !

VI.

Pierre avait eu le malheur que beaucoup de jeunes gens éprouvent à Paris, celui de rencontrer des prêteurs complaisants qui devienent des créanciers féroces. Un homme d'affaires chargé de le poursuivre avait appris que le gra-

— Un chemin ployés à du Nord-fournisse tion au maisons. la même contenait ment de couades. couades. Le ma tir, qu'on village st. com de la via que Kilsh la constr fait aupa

— Un mise. — Diodoré « Sém rives opp passer de construire cela, on trois cent de profon tout le r rain Le briques j. était épa égalemen pieds. Le et quinze fermées fat achev

— Voi l'illustra Texte : Tampico terre. — verein. — téraire. — Les ol aux pied Bibliogra nique m Le printe

Gram La répar: gletierre. séance li des Varié de panth prince Te des volon — Le for en garnis cheurti. — Rébus

On s'al chez J. R Prix d' 3 mois, Etranger,

leur avai vironis d' campagne pagnards dettes de

De la d Mais l'a cordons d ce de pay crient mi Le pay tôt par l' Après l voir dans Marie cou

Tout ét peut-être s'il devait Oh ! da La pen mais il se il rejeta e gardé de qui avaien leur éclat cédentes, son amé.

Il avait dans laq jours ; m Pierre n cha d'aller Il se l'ass ger, sans sans avoir pareil mo gueil. Le trois